

Reflections / Réflexions

Mes études juives à l'UQAM : un parcours sinueux

Yolande Cohen

Quelques jours après le 7 octobre 2023, j'ai découvert sous ma porte de bureau à l'UQAM un pamphlet propalestinien en quatre couleurs, qui appelait entre autres au boycott des universités et universitaires israéliens, ainsi qu'une page ronéotypée qui accusait le recteur de l'UQAM (qui venait de se prononcer contre l'antisémitisme) d'être complice des sionistes, etc. Habituee à cette rhétorique antisioniste de la part de la gauche radicale depuis des années, je lisais ces phrases toutes faites, avec plus ou moins d'attention. Pétrifiée par les évènements que nous venions de vivre, je partageais à ce moment-là le grand deuil dans lequel les communautés juives du monde entier se trouvaient, après la tuerie sauvage perpétrée par le Hamas et ses acolytes en Israël. Toutefois, en sortant de mon bureau, j'ai voulu savoir si mes autres collègues du département avaient reçu ces pamphlets et ce qu'ils et elles en pensaient. Peu d'entre eux étaient là, et ceux que j'ai pu voir ne les avaient pas reçus. Je fus immédiatement assaillie par le sentiment que j'avais été ciblée par ce que juive. Mon nom sur ma porte de bureau l'indiquait à qui voulait me voir. Soudain, je me sentis mal, me mis à trembler très fort, et trébuchais et tombais par terre à quatre pattes en allant au secrétariat porter un document. En me relevant péniblement, je compris que nous venions de passer à une autre étape dans la gradation morbide de la persécution antisémite, ravivant des souvenirs enfouis dans ma mémoire, saturée d'évènements semblables. Comme à chaque résurgence du conflit israélo-palestinien, mais de façon particulièrement violente cette fois-ci, je revivais les traumatismes qui ont conduit à notre départ du Maroc, avec ce sentiment d'insécurité vivace qui m'accompagne toujours.

Parcours de vie

Depuis, les choses ne font qu'empirer et c'est dans ce contexte d'extrême volatilité, où la résurgence de l'antisémitisme violent s'affiche désormais sans complexes, que je livre ces quelques réflexions sur le trajet qui m'a menée à m'intéresser aux études juives, par le biais de mon enquête sur les migrations des Juif.ves du Maroc. Rien ne m'y préparait, même si rétrospectivement le fait d'être une femme juive immigrante du Maroc au Québec, m'y prédestinait aussi de bien des façons. En y repensant bien, cette triple identité de femme juive immigrante a marqué mon parcours de façon déterminante, comme le fait que je sois née en 1950 dans un camp de transit à Aubagne en France, signale la marque indélébile de la colonisation sur mon histoire personnelle. Ces éléments d'état civil ont façonné certes ma biographie, mais aussi mon itinéraire de Meknès à Montréal. Ballotée entre différents types de *dhimmitude*

(le statut de *dhimmi* est attribué aux minorités chrétiennes et juives dans le monde musulman, qui en fait des diminués, comme dit Memmi), j'ai vécu mes 15 années d'enfance et d'adolescence sous la protection plus ou moins bienveillante du Maghzen (pouvoir royal au Maroc) envers ses sujets juifs (s'ils et elles savaient tenir leur place); à laquelle se surimposait la protection française sur ses sujets marocains (sous Protectorat) et dont j'ai pu voir les derniers soubresauts avec l'effondrement du français au Maroc, qui heureux enfin d'accéder à son indépendance, imposa une arabisation immédiate du pays; ce qui signifiait que je n'y avais plus vraiment ma place, comme juive parlant français (mal l'arabe, et un peu de judéo-arabe, une des langues vernaculaires des Juifs au Maroc, avec le judéo-espagnol).

Si on ajoute à ces considérations, le fait que comme jeune fille j'étais interdite de parole et me sentais exclue de toute manifestation publique, tant la domination masculine relevait de « l'ordre naturel des choses » dans tous les secteurs de la société marocaine – autant chez les juifs, musulmans ou chrétiens – on peut comprendre que j'ai passé toute mon enfance et mon adolescence à me révolter contre l'assignation à n'être qu'une fille sans voix, abreuvée que j'étais par les idéaux républicains de liberté et d'égalité qui justifiaient la présence française au Maroc. Cette dissonance continue entre ces beaux principes d'émancipation, ressassés à l'envi à l'école, et notre vie quotidienne, marquée par la soumission à un nombre infini de commandements (garder la tête basse, ne pas répondre, ne pas contredire, etc.), ne manquait pas de provoquer chez moi la rage sourde de la révolte, une disposition que j'avais adoptée très tôt, et qui me semblait préférable à celle de victime (qui me semblait être leur posture par défaut).

Ainsi, j'ai passé toutes ces années à Meknès à me battre contre tous ces diktats, religieux en particulier, mais aussi contre la bienséance, la douceur féminine, la honte d'être ce que l'on est, etc. Inutile de dire que ce ne fut pas de tout repos, car cette posture impliquait d'être en bagarre continue avec tout mon entourage, familial et social. « Élève agitée » à l'école, où, à l'exception des cours d'histoire-géo, qui me passionnaient, je garde le souvenir aigu d'avoir été considérée comme « indisciplinée » et souvent punie. Durant cette adolescence difficile, que mes parents mettaient sur le compte de mon mauvais caractère, j'ai vécu avec une grande angoisse la très grande instabilité qui régnait alors dans toute la société marocaine (qui tentait d'asseoir son indépendance), en particulier au sein de la communauté juive, qui en quelques années, fut réduite à sa plus simple expression. Le départ massif de ses quelques 200 000 membres en moins de vingt ans (entre 1948 et 1968) se faisait à bas bruit durant toute ma scolarité au lycée français. Là aussi, tout se passait dans le plus grand secret : les familles se divisaient, les uns partant en France, les autres en Israël, dans un chaos de rumeurs et de chuchotements. Tout le monde savait que les gens partaient (comment l'ignorer?), mais rien ne devait transpirer publiquement de cet exode sans nom, car on craignait d'être arrêté, d'être emprisonné, de ne plus pouvoir partir.

Je tâchais de garder le cap du passage du Bac (ce rite de passage dans les écoles françaises) et comptais sur l'histoire pour améliorer ma moyenne. Attirée par l'histoire du monde contemporain durant mes dernières années de lycée à Meknès, j'ai été séduite par l'idée qu'il existait une (des) façon(s) d'expliquer les grands événements, et qu'avec des interprétations adéquates, ces derniers prenaient un autre sens, plusieurs autres sens. Ces récits me passionnaient et me permettaient de m'évader de mon quotidien, insaisissable. Je pressentais que l'on pouvait approcher de plus près comment se fabrique l'histoire, repérer les forces en place, les analyser, les mettre en ordre... Fascinée par les grandes fresques qui étaient déployées en classe par André Encrevé notre enseignant allumé d'histoire-géo, j'échangeais mon agitation perpétuelle pour me concentrer sur les fabuleuses histoires de cet Occident lointain devenu proche : guerres, conquêtes, révolutions... et, puisque dans mon lycée français il n'était pas question de faire l'Histoire du Maroc ou de cet Orient dont il me fallait me détacher pour survivre, j'absorbais cette histoire goulûment. L'histoire de cette France, dont depuis la maternelle, on m'abreuvait sans jamais m'indiquer qu'elle n'était pas mienne, devint l'objet de mon désir de savoir. Connaître l'histoire de la France contemporaine pouvait-il devenir aussi mon passeport pour cette France dont je rêvais ?

Pour réussir cette mue, il me fallait rompre complètement avec mon univers familial (juif et marocain). Était-ce ce hiatus qui rendait attrayantes les discussions interminables que nous avions en classe sur la Révolution française, ou le Front Populaire (mon sujet favori) ? Ce faisant, j'étais loin de me douter que j'allais moi-même devenir un maillon de cette chaîne d'un empire français qui bien qu'en train de se retirer du Maroc, poursuivait inlassablement sa conquête des âmes et des esprits. À mon corps défendant toutefois, car en quittant le Maroc pour étudier à Paris, j'allais vite réaliser à quel point les promesses de cette France étaient trompeuses.

Parcours professionnel

Aussi n'est-ce pas par hasard que je m'engageais dans le militantisme étudiant aussitôt arrivée à Paris pour y faire des études de médecine et alors que les événements de mai et juin 1968 transformaient en profondeur le visage de la France et de ses universités. Je décidais alors que je ferais plutôt des études en histoire (de France, car il faut bien le dire, l'histoire nationale dominait). Alors que la contestation étudiante faisait rage, m'entraînant dans son sillage, c'est l'histoire du mouvement ouvrier, une autre façon de faire une histoire critique, une histoire d'en bas, une histoire sociale, qui m'attirait. Rétrospectivement, et alors qu'il me fallait acquérir des diplômes universitaires pour exercer une profession et gagner ma vie, j'avais aussi soif de comprendre ma situation de colonisée, d'immigrante, d'étrangère. Militante trotskyste, j'ai aussi cru que nous avions le pouvoir de faire advenir ce cosmopolitisme intégrateur de toutes nos identités, de faire que notre identité juive en soit enfin une parmi

d'autres. Je déchantais rapidement et dû me rendre à l'évidence : comme marocaine, je n'avais pas ma place dans l'université française, malgré mes diplômes français, et c'est à Montréal, où ma famille venait d'émigrer, que je fis ma carrière d'historienne.

Ce double exil se lit dans mes travaux, qui visent à lever le voile sur les préjudices subis par les groupes dominés : de quelles façons ces groupes réagissent-ils à la domination, qui se décline par la diminution, l'exclusion, la minorisation, le déplacement, la migration ? Ayant moi-même vécu dans un monde profondément inégalitaire, et subi les effets de ces inégalités dans ma propre expérience, je me lançais dans l'histoire d'un groupe discriminé, dominé et marginalisé en fonction de son âge par cette France républicaine qui se proclamait égalitaire. Ma première étude, qui porte sur les mouvements de jeunesse socialistes, montre leur révolte contre leur exclusion du droit de vote avant 21 ans et leur assignation à défendre la patrie avec l'obligation d'un service militaire de deux et trois ans, alors que la France entre en guerre en 1914 (*Les jeunes, le socialisme et la guerre*, Paris, 1987). Mes interrogations touchaient à la fabrique des inégalités : qui sont les cibles des discriminations ? Comment les identifier ? Comment traquer des injustices ? Quelles sont leurs réactions face au préjudice ? Peut-on les réparer ? Etc.

Peu intéressée à aborder ces populations comme des victimes, j'étudiais leurs regroupements et leurs membres pour identifier leurs stratégies pour résister, combattre l'exclusion/discrimination/minorisation. Dans le cas des jeunes, qui ont longtemps été minorisés en fonction de leur âge, leurs regroupements au tournant du XXe siècle témoignent de leur volonté de s'émanciper de la tutelle des adultes. Après m'être penchée sur l'étude des inégalités d'âge, transitoires, je m'attachais ensuite à cerner les inégalités de sexe, encore plus complexes. En contribuant à l'histoire des féminismes, je voulais révéler les nombreux moments de résistance à l'oppression des femmes, qui ne sont pas une minorité et qui ne sont pas non plus un groupe uniforme. Mes premières publications dans ce champ (*Femmes et contre-pouvoirs*, 1985 ; *Femmes de parole*, 1990) m'ont permis de trouver le point d'inflexion qui informe mes recherches actuelles, tant en histoire des femmes et du genre, qu'en études juives.

Plus consciente de mon point de vue situé de femme juive ayant subi différentes formes de discriminations au cours de ma carrière (*standpoint theory*), j'accorde désormais une attention particulière aux questions identitaires dans mes travaux. Ce point de vue, alimenté par la question juive, comme on l'appelait alors, définit mes champs d'intérêt et de recherche. C'est tentant de revenir a posteriori sur cette question et d'en faire un fil rouge de mon cheminement académique, en fondant mes intérêts de recherche sur mon identité juive. Peut-être serait-il plus juste de considérer son influence sur ma posture. Ainsi, il est clair que la perspective d'extériorité (pour ne pas dire d'exclusion) dans laquelle je me suis souvent trouvée explique en partie mon intérêt pour l'étude des dominé.es. Et peut-être aussi que désormais

instruite de ces différents points de vue, je me sens libre de travailler sur le groupe particulier de dominé.es, auquel j'appartiens ?

Mes études juives : une histoire familiale et communautaire

Tout a commencé par une recherche que je lançais au début des années 1980, avec Yossi Lévy, mon collègue anthropologue à l'UQAM et membre actif de la communauté juive, sur le sort des Juif.ves marocain.es à Montréal. Habitée par l'angoisse d'une installation difficile que vivaient mes parents, fraîchement arrivés du Maroc à Montréal, je tentais de donner sens à la rupture radicale qu'ils venaient d'effectuer avec leur monde. Impliquant ma mère pour faire cette enquête d'histoire orale auprès de ses ami.es et parents, nous nous sommes lancés dans une recherche qui devait me rapprocher de la petite communauté juive marocaine, alors en train de s'établir (*Juifs Marocains à Montréal*, 1987). Ce travail, marginal par rapport à mon champ de spécialité en histoire de France, m'apparaissait comme ma contribution personnelle à l'histoire de ma famille, de ma communauté. Peut-être aussi n'osais-je tout simplement pas dire que j'effectuais des recherches en études juives québécoises, moi qui n'étais pas spécialiste en histoire du Québec, à l'UQAM ? C'est par le biais de l'histoire orale que j'allais justifier mes incursions de plus en plus nombreuses dans le champ de l'histoire des Juif.ves marocain.es. Je compilais avidement leurs témoignages, ici et ailleurs, car leur exil était transnational, diasporique. De complémentaires à mes recherches en histoire des femmes et du genre, mes travaux sur les diasporas juives marocaines devinrent rapidement le centre de mes recherches, grâce à une importante subvention du CRSH (organisme extraordinaire que je ne remercierais jamais assez pour son rôle dans la légitimation de nouveaux champs de recherches). J'ai ainsi mis en lumière les migrations transnationales (pour ne pas dire l'exode organisé) des Juif.ves du Maroc ainsi que leur établissement en France et au Québec dans cet après-guerre/après Shoah si tumultueux. Je contemple avec effroi à quel point cette enquête réveille des traumatismes anciens, demeurés irrésolus chez moi. Car en travaillant sur ces migrations, surgissent avec vigueur les questions des inégalités de traitement, des persécutions et de l'antisémitisme dont ils et elles (nous) ont (avons) pu être les victimes ?

Cette quête/enquête qui m'anime dépasse le seul projet personnel (souvent intime) d'inclure ma propre histoire dans celle du groupe auquel j'appartiens par ma naissance et ma famille, le groupe des personnes juives originaires du Maroc. Au fur et à mesure de mes investigations, je découvre à quel point ma trajectoire se trouve intimement liée à celle de cette population, et qu'elle en est même emblématique, par son aspect commun plutôt qu'original. Je constate que dès ma naissance, dans un de ces camps de transit qui ont accueilli des dizaines de milliers d'exilés juifs nord-africains en partance pour Israël de Marseille, dans le sud de la France, mon itinéraire

allait être marqué par le déracinement et l'exil. Entre 1948 et 1956, plus de 100 000 de ces Juif.ves ont transité par ces camps, et ont appris à la dure que derrière l'image lisse de la Alyah en Israël, comme derrière les promesses de l'émancipation française, il y a l'exil et ses innombrables circulations, ballotés que nous fûmes d'un camp à l'autre, d'un pays à un autre. Ces marques indélébiles, je devais les retrouver dans les entretiens que j'ai menés avec nombre d'entre eux et elles, à Montréal, à Paris, à Haïfa pour documenter ma recherche sur nos/leurs migrations. Plus encore, et parce que mes parents ont « choisi » de retourner au Maroc, alors que je n'avais que 3 ou 4 ans, j'ai toujours eu le sentiment que cette histoire d'exil n'était pas vraiment la mienne, puisque pour ma part, j'ai grandi au Maroc, dans le pays de mes ancêtres ; ma naissance à Marseille n'étant qu'un épisode fortuit, un accident dans l'histoire de ma famille. Puis je découvrais qu'habitée par un sionisme messianique, la moitié de la famille de mon père (ses cinq frères et sœurs et leurs familles nombreuses) avait poursuivi le chemin que nous n'avions pas pris lorsque nous étions à Marseille, et qu'elles et eux étaient devenus des Israélien.nes, parmi les premier.es Juif.ves marocain.es à s'y établir en 1948. Loin de nous et sans nouvelles pendant des années d'interdiction postale entre Israël et le Maroc, on n'en parlait pas, on se parlait peu.

Pendant toute ma jeunesse à Meknès, j'ai donc grandi avec la conviction qu'il me fallait des stratégies adaptées au contexte pour survivre. Dans l'environnement français de l'école et du lycée, il me fallait « effacer » la dimension juive de mon existence et n'avais pratiquement pas d'autres ami.es que des Français.es. Ainsi jusqu'à mes 15 ans, il m'était relativement simple de « passer » pour une Française. Après et durant mes turbulentes années de fin d'études secondaires, je ne fréquentais plus que des ami.es juif.ves et affirmais ma judéité laïque dans la rue, où nous déambulions régulièrement en petite bande d'ami.es. Quelques-uns d'entre eux, dont les parents avaient la nationalité française parce que venant d'Algérie, avaient un statut à part, puisque juifs et français. Mais les autres de notre petite bande étaient juifs et marocains, dont quelques-uns étaient devenus sionistes. C'est à ce moment-là que je réalisais que l'étrangeté que je ressentais à l'école et dans la rue avait un nom, et que ce nom était juif.

Et puis, rapidement ces petites différences, devinrent de grandes différences qui orientent des parcours, définissent des destinées et forcent des migrations : au Maroc, j'étais une jeune femme qui parlait français alors que l'arabe devenait la langue officielle du pays ; en France, où j'ai fait mes études supérieures, j'étais une Marocaine qui ne pouvait pas passer les concours réservés aux Français ; au Québec, on me prend toujours pour une Française à cause de mon accent français (reliquat de mon passé de colonisée) même si j'insiste toujours pour dire que je ne suis pas française. Toutes ces différences s'entendent dès que j'ouvre la bouche pour parler, pour exprimer mon envie d'être semblable, égale aux autres. Mais je ne peux pas cacher que je suis une femme, avec un accent français.

Réparation, consolation ?

La variable manquante dans ce portrait est celle qui est cachée, celle que l'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, qu'on ne comprend pas. Celle que seul mon nom révèle, et encore, c'est celle d'être juive, et d'appartenir ainsi à une minorité invisible. Un homme québécois d'un certain âge et d'une culture certaine m'a déjà demandé, récemment :

- Cohen ? C'est juif ça ?

Devant mon air ébahi (car au Québec, et grâce à Léonard Cohen, on pense que tout le monde ou presque sait que Cohen est un nom juif), il a conclu que ça devait l'être. J'ai toutefois ressenti un si profond malaise (quelle question bête !) que je ne lui ai plus adressé la parole, et qu'il a dû venir un peu plus tard s'excuser de sa bévue. Mais après tout, en effet, c'est une question qui peut paraître tellement anodine de savoir quelle est l'origine d'un nom ? Toutefois je réalisais que j'étais particulièrement sensible à cette question, et à son corollaire, qui est de dire, oui c'est juif ! La question, on s'entend, manquait de subtilité, mais au fond, quoi de plus simple que de dire que c'était bien un nom juif. Un de mes cousins, humoriste, ne raconte-t-il pas cette blague, qui, en temps normal, me fait sourire :

- Épelez le nom Cohen
- J.U.I.F

En fin de compte, ce qui m'a choquée, c'était peut-être d'avoir été apostrophée de la sorte, moi qui m'enorgueillissais d'afficher mon nom comme une sorte de carte d'identité. Je n'ai jamais caché que j'étais juive et n'ai même pas voulu prendre le nom de mon mari (une amie m'avait suggéré d'ajouter son nom au mien lors de ma campagne électorale à la mairie de Montréal). Alors, pourquoi m'indigner ? Où est le problème ? Le problème réside dans l'étrangeté immédiate qui s'affiche en disant que l'on est juif. Dans notre Québec multiculturel, dans cette France laïque depuis plus d'un siècle, dans ce Maroc qui protège ses sujets juifs, être juif c'est être différent, comme minorité culturelle, ethnique et/ou religieuse. Cette singularité peut être lourde, difficile à porter.

Quand cette étrangeté provoque une réaction que l'on juge un peu trop forte, qui pourrait déclencher une exclusion, une discrimination, alors elle devient une insulte, une condamnation, la marque de l'infamie. Mon hyper sensibilité, qui est peut-être aussi une connaissance intime de la discrimination, un savoir acquis de longue date de cette marque qui semble incolore et inodore, mais qui m'est instantanément intelligible, me jette dans un trouble profond, me mets immédiatement dans un état de vigilance et d'alarme qui me rendent alors agressive. Je me sens attaquée, je ressens profondément un sentiment d'injustice : pourquoi me traite-t-on différemment des autres ? Qu'ai-je fait pour mériter d'être ainsi identifiée, fautive d'être ce que je suis ?

Voilà d'où vient mon intérêt pour les études juives : d'une tentative de comprendre comment se construit un habitus juif. Mais pour parvenir à identifier cette singularité

ité, j'ai suivi un long cheminement, qui m'a fait passer par toutes les phases de l'étude de la marginalité (des femmes du pouvoir par exemple) et de l'exclusion des minorités (des jeunes, des personnes juives, etc.). J'ai ainsi tenté d'intégrer mon vécu de femme juive à l'étude des populations juives au Canada. Et comme le temps n'efface pas le genre d'expériences que l'on vit quand on est une minorité, même invisible, mais tout à fait identifiable, ce n'est que tardivement que j'ai compris à quel point « mon vécu », ou point de vue situé ou encore mon habitus de femme juive d'origine marocaine (parlant français), ont imprégné et continuent d'imprégner mon travail d'historienne.

J'entrevois ma contribution aux études juives canadiennes comme une façon de donner une voix à ces sans-voix que sont encore les Juif.ves marocain.es au Canada et dans la diaspora, alors que leur départ du pays de leurs ancêtres n'apparaît nulle part encore pour ce qu'il est, à savoir un exode, un déplacement fait dans la douleur et le silence. L'histoire de ces vingt ou trente ans, de 1948 à 1978, pendant lesquels des dizaines de milliers d'entre eux et elles ont vécu les pires humiliations dans des camps de transit en France et en Israël, en est encore à ses balbutiements. En établir les paramètres me permet aujourd'hui de me consoler de la perte de mes repères, et de réparer l'histoire contemporaine juive, en y ajoutant la contribution de ce segment de population. Une consolation certes tardive, et une réparation qui peut paraître illusoire en ces temps troublés. Aujourd'hui et alors que l'antisémitisme s'exprime librement dans des propos quotidiens, qui me choquent et me rebutent, je garde le cap en affirmant que je contribue à enrichir les études juives en travaillant sur les Juif.ves marocain.es.

Montréal

26 août 2024

PS : alors que l'antisémitisme s'affiche ouvertement et partout dans nos sociétés sécularisées, et que, dans un curieux détournement de sens, le juif est assimilé au dominant, il m'apparaît urgent d'instituer à l'UQAM un programme d'études juives ou d'humanités juives. Ce travail d'éducation à la culture et à l'histoire juive, étonnamment absentes des programmes en français, me semble une étape nécessaire à la reconnaissance de notre humanité commune.

My Jewish Studies at UQAM: A Long, Winding Road

Yolande Cohen

A few days after October 7, 2023, I discovered under my office door at Université du Québec à Montréal (UQAM) a pro-Palestinian pamphlet in four colours, which called for, among other things, a boycott of Israeli universities and academics, together with a mimeographed page that accused the rector of UQAM (who had just spoken out against antisemitism) of being an accomplice of the Zionists, etc. Long accustomed to this anti-Zionist rhetoric from the radical left, I read these canned sentences with some attention. Petrified by the events we had just witnessed, I shared with Jewish communities around the world the great mourning in which we found ourselves after the savage killing perpetrated by Hamas and its acolytes in Israel. However, as I left my office, I wanted to know if my other colleagues in the department had also received these pamphlets and what they thought. Few of them were there, and those I saw had not received them. I was immediately assailed by the feeling that I had been targeted because I was Jewish. My name on my office door indicated this to whoever wanted to see me. Suddenly, I felt unwell. I began to tremble and tripped and fell on all fours on my way to the secretariat to bring a document there. As I painfully got up, I understood that we had just moved to another stage in the morbid progression of antisemitic persecution, reviving long-buried memories of similar events. As with every resurgence of the Israeli-Palestinian conflict, but in a particularly violent way this time, I relived the traumas that led to our departure from Morocco, with this feeling of pervasive insecurity that always accompanies me.

My Journey

Since then, things have only gotten worse, and it is in this context of extreme volatility, with the unabashed resurgence of violent antisemitism, that I offer these few reflections on the journey that led me to take an interest in Jewish studies, through my survey on the migrations of Jews from Morocco. Nothing prepared me for this, even though, in retrospect, being a Jewish woman immigrating from Morocco to Quebec, predestined me in many ways. Thinking back, this triple identity of being a Jewish immigrant woman marked my career in a decisive way, just as being born in a transit camp in Aubagne, France, in 1950 left the indelible mark of colonization on my personal history. These elements of my civil status have certainly shaped my biography, but also my itinerary from Meknes to Montreal. Banded between different types of *dhimmitude*—*dhimmi* was a status attributed to Christian and Jewish minorities in the Muslim world, which diminished them, as the Tunisian Jewish writer Albert Memmi points out—I lived my fifteen years of childhood and adolescence under the more or less benevolent protection of the Moroccan monarchy (or *Maghzen*)

towards its Jewish subjects—as long as they stayed in their place—on top of which France superimposed its protection of its Moroccan subjects under the Protectorate. I witnessed the last upheavals of the collapse of French in Morocco, when the newly independent country imposed an immediate Arabization. As a French-speaking Jew who mastered Arabic poorly (along with a little Judeo-Arabic, one of the two vernacular languages of Moroccan Jews, together with Judeo-Spanish), this meant that I no longer really had my place in the country.

As a young girl, moreover, I was forbidden to speak and felt excluded from any public demonstration, seeing that male domination was part of the “natural order of things” in all sectors of Moroccan society—among Jews, Muslims, or Christians. Hence, it was understandable that I spent my entire childhood and adolescence in revolt against my assigned role as a girl without a voice, nourished as I was by the republican ideals of freedom and equality that justified the French presence in Morocco. The dissonance between these beautiful principles of emancipation, constantly repeated at school, and our daily life, marked by the submission to an infinite number of commands (keep your head down, don't answer back, don't contradict, etc.), provoked in me the silent rage of revolt, an attitude that I adopted very early, and which seemed to me preferable to the all-too-easy tendency to view oneself as a victim.

Thus, I spent my early years in Meknes fighting against all these diktats, religious ones in particular, but also against propriety, feminine gentleness, the shame of being what one is, etc. Needless to say, it was not easy, because this attitude entailed being in a continual fight with all those around me, both in my family and my social circle. An “agitated student” at school, where, with the exception of the history-geography classes that fascinated me, I clearly remember being considered “undisciplined” and was often punished. A difficult teenager, something my parents blamed on my bad character, I experienced with real anguish the great instability that pervaded Moroccan society at a time when the country was trying to assert its independence, particularly within the Jewish community, whose population dropped dramatically. The massive departure of some two hundred thousand of its members in less than twenty years (between 1948 and 1968) was kept quiet throughout my school years in French lycée. Everything occurred in the greatest secrecy: the families were splitting up, some leaving for France, others to Israel, in a chaos of rumours and whispers. Everyone knew that people were leaving (how could they ignore it?), but nothing could be publicly acknowledged about this nameless exodus, because we feared being arrested, being imprisoned, being prevented from leaving.

I tried to stay focused on finishing my Baccalauréat (a rite of passage in French schools) and relied on history to improve my average. Attracted by the history of the modern world during my final years of lycée in Meknes, I was seduced by the idea that there was a way or ways to explain major events, and that with appropriate

interpretations, they could take on another meaning, several other meanings. These stories fascinated me and allowed me to escape from my daily life, which was harder to understand. I sensed that one could get closer to how history is constructed, identify the forces in place, analyze them, put them in order.... Fascinated by the grand frescoes that were presented in class by André Encrevé, our inspiring teacher of history and geography, I abandoned my perpetual agitation to focus on the fabulous stories of this remote West that had become close: the wars, conquests, revolutions.... And since in my French lycée, there was no question of doing the history of Morocco or the East, from which I had to detach myself in order to survive, I absorbed this history greedily. From kindergarten on, I was fed this history of France without ever being told that it was not mine, and so it became the object of my yearning for knowledge. If I mastered the history of modern France, perhaps it could also become my passport to the France I dreamed of?

For this molting to succeed, I had to break completely with my familiar world (Jewish and Moroccan). Was it this hiatus that rendered so appealing the endless discussions we had in class about the French Revolution, or the Popular Front (my favorite topic)? In the process, I had no idea that I myself was going to become a link in the chain of the French empire that, despite withdrawing from Morocco, was tirelessly pursuing its conquest of souls and minds. Unwillingly, however; for when I left Morocco to study in Paris, I quickly realized how deceptive were the promises of this France.

Career Path

Hence, it was no accident that I became involved in student activism as soon as I arrived in Paris to study medicine, at a time when the events of May and June 1968 were profoundly transforming the face of France and its universities. I decided then that I would rather study history (French history, of course, because national history dominated). As the student protests raged on, dragging me in their wake, I became interested in the history of the workers' movement as another way of exploring critical history: a social history, a history of the lower classes, which attracted me. While I had to acquire university degrees to practice a profession and earn a living, I now realize, retrospectively, that I was also eager to understand my situation as a colonized person, an immigrant, a foreigner. A Trotskyist militant, I also believed that we had the power to bring about the kind of cosmopolitanism that would integrate all our identities and make of our Jewish identity just one among others. I was quickly disillusioned and had to face the facts: as a Moroccan, I did not have my place in the French university, despite my French diplomas, and it was in Montreal, where my family had just immigrated, that I finally made my career as a historian.

This double exile can be read in my work, which aims to reveal the prejudices suffered by dominated groups. In what ways do these groups react to domination, which

is manifested by decline, exclusion, minorization, displacement, migration? Having myself lived in a deeply unequal world and suffered the effects of these inequalities in my own experience, I plunged into the history of one group that was the target of discrimination, dominated and marginalized owing to its age by this republican France that proclaimed itself egalitarian. My first study, which focuses on socialist youth movements, documents their revolt against the denial of the right to vote before the age of twenty-one, while being called upon to defend the homeland with two and three years of compulsory military service, as France entered the war in 1914 (*Les jeunes, le socialisme et la guerre*, 1987). My questions related to the construction of inequalities: Who are the targets of discrimination? How does one identify them? How can we track injustices? What are people's reactions to prejudice? Are reparations possible? etc.

Uninterested in approaching these populations as victims, I studied their groups and their members in order to identify their strategies for resisting and combating exclusion, discrimination, and minorization. In the case of young people, who have long been marginalized based on their age, their associations at the turn of the twentieth century demonstrate a desire to emancipate themselves from adult supervision. After focusing on the study of age inequalities, which are transitional by nature, I then turned my attention to the more complex question of gender inequalities. By contributing to the history of feminisms, I wanted to reveal the numerous manifestations of resistance to the oppression of women, who are not a minority and who do not constitute a uniform group either. My first publications in this field (*Femmes et contre-pouvoirs*, 1985; *Femmes de parole*, 1990) led me to the inflection point that informs my current research, both on the history of women and gender and in Jewish studies.

Increasingly aware of my position as a Jewish woman who has suffered different forms of discrimination during my career (standpoint theory), I now accord particular attention to questions of identity in my work. This point of view, fueled by the Jewish question (as it used to be called), now defines my fields of interest and research. It's tempting to return to this question retrospectively and make it the unifying thread in my academic journey, grounding my research interests on my Jewish identity. Perhaps it would be more accurate to consider its influence on my outlook. Thus, it is clear that the perspective of exteriority (not to say exclusion) in which I often found myself partly explains my interest in the study of the dominated. Having familiarized myself with these different points of view, it may also be true that I now feel more free to work on the particular group of dominated people to which I belong.

My Jewish Studies: A Family and Community Story

It all started with the research that I launched in the early 1980s with Yossi Lévy, my anthropologist colleague at UQAM and active member of the Jewish community, on the lives of Moroccan Jews in Montreal. My parents had recently arrived in the city from Morocco and the difficulty of settling in was causing them considerable anxiety. Preoccupied by their situation, I tried to make sense of the radical break that they had just made with their world. Enlisting my mother to help me carry out an oral inquiry of her friends' and relatives' stories, we embarked on a project that was to bring me closer to the small Moroccan Jewish community, then in the process of establishing itself (*Juifs Marocains à Montréal*, 1987). This work, marginal compared to my field of specialization in French history, seemed to me to be my personal contribution to the history of my family and my community. Perhaps I was also reluctant to admit that I was carrying out research in Quebec Jewish Studies at UQAM, seeing that I was not a specialist in Quebec history. It is through oral history that I would henceforth justify my increasingly numerous forays into the history of Moroccan Jews. I eagerly compiled their testimonies, here and elsewhere, for their exile was transnational, diasporic. Complementing my research on the history of women and gender, my work on the Moroccan Jewish diasporas quickly became the center of my research, thanks to a major grant from the CRSH (Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, an extraordinary organization that I can never thank enough for its role in legitimizing new fields of research). I was able to shed light on the transnational migrations (not to say the organized exodus) of Jews from Morocco, as well as their establishment in France and Quebec in the tumultuous postwar/post-Shoah period. I now realize with some trepidation that this investigation has awakened in me old traumas that have remained unresolved. Because by working on these migrations, the questions of inequality of treatment, persecution and antisemitism of which they (we) may have been the victims, forcefully arise.

This quest that drives me goes beyond the personal (often intimate) project of including my own history in that of the group to which I belong by my birth and my family, the group of Jews originating from Morocco. As my investigations progress, I discover to what extent my trajectory is closely linked to that of this population and may even be emblematic of it by virtue of its common rather than original aspect. Right from my birth in one of those transit camps in the south of France that held tens of thousands of North African Jewish exiles leaving for Israel from Marseille, my journey was destined to be marked by uprooting and exile. Between 1948 and 1956, more than one hundred thousand of these Jews passed through those camps, and learned the hard way that behind the bright image of *aliyah* in Israel, just as with the promises of French emancipation, there lay exile and its innumerable transits, shuttled as we were from one camp to another, from one country to another. I uncovered these indelible marks in the interviews I conducted with many of them, in Montreal,

in Paris, in Haifa in order to document my research on our/their migrations. What's more, because my parents "chose" to return to Morocco when I was just three or four years old, I always had the feeling that this story of exile was not really mine; as I grew up in Morocco, in the country of my ancestors, my birth in Marseille seemed merely a fortuitous episode, an accident in my family's history. And then I discovered that half of my father's family (his five brothers and sisters and their large families), captivated by messianic Zionism, had continued on the road that we had not taken when we were in Marseille: they had become Israelis, among the first large group of Moroccan Jews to settle there in 1948. Far from us and without news of them during all the years of the postal ban between Israel and Morocco, we did not talk about it. Indeed, the families spoke little to each other.

Growing up in Meknes, I became convinced that I needed to adopt strategies adapted to the context in order to survive. In the French environment of secondary school, I had to "erase" the Jewish dimension of my existence and so had virtually no friends other than French ones. Until I was fifteen, it was relatively simple for me to "pass" for a French person. It changed during my turbulent years at high school: I only hung out with Jewish friends and asserted my secular Jewishness in the street, where we regularly walked about in small groups. A few of these friends, whose parents had French nationality because they came from Algeria, enjoyed a distinct status, since they were Jewish and French. But the others in our little group were Jewish and Moroccan, some of whom had become Zionists. It was then that I came to realize that the strangeness I felt at school and on the street had a name, and that name was "Jew."

It didn't take long before these little differences became big differences, of the sort that determine journeys, define destinies, and force migrations. In Morocco, I was a young woman who spoke French at a time when Arabic became the official language of the country. In France, where I did my university studies, I was a Moroccan who was not permitted to take the hiring competitions reserved for the French. In Quebec, I am still seen as French because of my accent (remnant of my colonized past), even though I always insist that I am not. All these distinctions can be heard as soon as I open my mouth to speak, expressing my desire to be similar, the same as all other men and women. Yet I can't hide the fact that I am a woman with a French accent.

Reparation, Consolation?

The missing variable in this portrait is the one that's hidden, the one that people don't see, might hear, but do not understand. The one that only my name reveals, and again, it's that of being Jewish, and thus belonging to an invisible minority. A Quebecer of a certain age, a cultured man, recently asked me: "Cohen? Is that Jewish?"

Seeing my stunned reaction (because in Quebec, thanks to Leonard Cohen, we assume that almost everyone knows that Cohen is a Jewish name), he concluded that it must be. Still, it made me feel so deeply uncomfortable (what a silly question!) that I stopped talking to him. (He came a little later to apologize for his blunder.) And yet wanting to know the origin of a person's name appears like such a trivial question. I realized, however, that I was particularly sensitive to this question, and to its corollary, which is to say: Yes, it is Jewish! Certainly, the question was not particularly subtle, but really, what could be simpler than to say that it was indeed a Jewish name? One of my cousins, a humorist, tells this joke, which normally makes me smile: "Spell the name Cohen." "J.U.I.F."

Perhaps what shocked me was being addressed in this way, for I generally pride myself on displaying my name as a kind of identity card. I've never hidden the fact that I was Jewish and didn't even want to take my husband's name. (A friend had suggested that I add his name to mine during my election campaign to become Montreal's mayor). So why was I so outraged? What was the problem? The problem lies in the otherness that immediately appears when you say that you are Jewish. In our multicultural Quebec, in France which has been secular for more than a century, in Morocco that protects its Jewish subjects, to be Jewish is to be different, as a cultural, ethnic and/or religious minority. This singularity can be heavy and difficult to bear.

When this otherness provokes a reaction that we consider a little too strong, one which could trigger exclusion or discrimination, then it becomes an insult, a condemnation, a mark of infamy. My hyper-sensitivity, which may derive from an intimate knowledge of discrimination, a knowledge acquired over the years of this mark that may seem colourless and odourless but which is instantly intelligible to me, causes me deep distress. It immediately puts me on my guard and triggers a state of alarm that then makes me aggressive. I feel attacked, I feel a deep sense of injustice. Why am I being treated differently from others? What have I done to warrant being identified in this way? What fault is there in being what I am?

This is where my interest in Jewish studies comes from: it is an attempt to understand how a Jewish habitus is built. But before I could identify this singularity, I had to embark on a long journey that took me through all the phases of the study of marginality (of women marginalized from power, for example) and the exclusion of minorities (young people, Jews, etc.). I attempted to integrate my experience as a Jewish woman into the study of Jews in Canada. And as time does not erase the kind of experiences that we go through when we are a minority—even one that is invisible, though still identifiable—it took time before I understood to what extent "my experience," or standpoint, or again my habitus as a French-speaking Jewish woman of Moroccan origin have permeated and continue to permeate my work as a historian.

I see my contribution to Canadian Jewish studies as a way of giving voice to those Moroccan Jews in Canada and the diaspora who remain voiceless. For their departure from the country of their ancestors is still not acknowledged for what it was, namely an exodus, a displacement made in pain and silence. The history of those twenty or thirty years, from 1948 to 1978, during which tens of thousands of them experienced the worst humiliations in transit camps in France and Israel, is still in its infancy. Establishing its parameters provides me with a measure of consolation today for the loss of my bearings and allows me to redress contemporary Jewish history by adding the contribution of this segment of the population. A tardy consolation, admittedly, and a reparation that may seem illusory in these troubled times. Today, when antisemitism is freely and openly expressed in words that shock and repel me, I remain focused by asserting that I am contributing to the enrichment of Jewish studies by working on Moroccan Jews.

Montreal

August 26, 2024

PS: While antisemitism is displayed openly and everywhere in our secularized societies, and that, in a curious diversion, the Jew is assimilated to the dominant, it seems urgent to me to establish a program of Jewish studies or Jewish humanities at UQAM. This educational work in Jewish culture and history, absent from French-language programs, seems to me a necessary step in recognizing our common humanity.

Translated by Valentina Gaddi